

Café de la Paix

Jeudi 19 juin 18 heures

Traverser

La Solitude

guerre / conflit / sécurité  
**Ecole de la paix**  
vivre ensemble  
formation / recherche / solidarité / terrain

7 rue Très-Cloîtres

Animé par André Burnet

« L'homme moderne a beaucoup de mal à être seul. Paradoxalement, il éprouve autant de difficultés à entrer en relation véritable avec ses plus proches qu'à supporter la solitude. »

D Vasse

### **Le moi poreux et le moi isolé<sup>1</sup>**

Il y a peut-être des hommes à qui le sentiment de la solitude est inconnu. Non point qu'ils aient jamais avec aucun être des relations vraies, c'est-à-dire intimes et personnelles ; mais ils n'en éprouvent pas le besoin ; ils ignorent qu'il en existe. Il leur suffit, que leur vie soit engagée au milieu de la nature dont ils reçoivent toutes les sollicitations : ils y répondent toujours par un mouvement plein de spontanéité et de confiance. Et il faut sans doute qu'il y ait aussi dans toute existence humaine des moments de détente et d'abandon où la solitude cesse d'être sentie, où l'homme retrouve en lui, dans une sorte de jeu, l'instinct de l'animal et l'innocence de l'enfant : par eux nous remontons jusqu'à l'humble source de la vie, par eux nous retrouvons l'unité et l'équilibre entre toutes les forces intérieures que la réflexion ne cesse de rompre. Mais nous ne devenons une conscience, une personne, un foyer d'existence autonome que si nous nous séparons de cette nature avec laquelle nous étions d'abord confondus, que si le monde entier vient à nous manquer, que si nous avons la force de briser avec tous les objets environnants qui jusque-là ne cessaient de nous soutenir et de nous émouvoir. Il faut avoir éprouvé la misère d'un moi dépossédé de tout et acculé à l'expérience de la solitude absolue, c'est-à-dire à l'expérience de lui-même, pour trouver dans le recours à soi, c'est-à-dire dans la découverte d'une activité qu'il dépend de soi d'exercer, la responsabilité de son propre destin. Il faut avoir couru le risque de demeurer toujours solitaire, anxieux et impuissant, pour obtenir avec le monde dont on s'était d'abord séparé des relations qui, au lieu d'être abandonnées à la nature, sont un effet de la volonté et de l'amour

Lavelle, *le mal et la souffrance* Plon1960 p144.

### **I) solitude recherchée du moi isolé<sup>2</sup>**

#### **A)La solitude crée un espace de silence pour des rapports justes avec le monde**

« La solitude peut être vécue comme une situation de silence dans laquelle, de temps en temps, chacun peut se retirer pour s'écouter soi-même dans le calme paisible de son intériorité. Dans cette situation de détachement et de réflexion seulement, l'homme peut rechercher le sens de la vie, des choses, de soi-même, comme condition indispensable afin d'instaurer des rapports "positifs", soit envers ce qui est dehors de nous, soit envers nous-mêmes, ou des rapports qui ne soient pas d'éloignement pur, de domination pure, de piégeage dans le cercle fermé d'une individualité asphyxiée. D'ailleurs cette nécessité de silence intérieur et de solitude féconde est confirmée par la conscience que chacun vit les expériences fondamentales de son existence dans la solitude : la naissance, la mort, mais aussi les décisions fondamentales, les grandes douleurs ainsi que les grandes joies ».E. Agazzi, « *L'uomo e la solitudine* » in M. Bianca, *Discorsi sulla solitudine*, p. 21

#### **1)La solitude du poète nécessaire à un véritable accueil du surgissement du monde**

*Une seule chose est nécessaire : la solitude. La grande solitude intérieure. Aller en soi-même, et ne rencontrer, des heures durant, personne - c'est à cela qu'il faut parvenir. Être seul comme l'enfant est seul quand les grandes personnes vont et viennent, mêlées à des choses qui*

---

<sup>1</sup> Expression utilisée par C Taylor, *l'âge séculier*, pour distinguer l'âge prémoderne et moderne au sujet de la place du moi dans le cosmos ; le moi poreux se sent ouvert à l'influence immédiate d'un monde enchanté alors que le moi isolé établit des frontières, se pose la question de la maîtrise de soi et d'agir rationnellement sur les choses

<sup>2</sup> Cf la révolution chrétienne : *Noli foras ire, in te ipsum redi, in interiore homine habitat veritas* » ? Saint Augustin

*semblent grandes à l'enfant et importantes du seul fait que les grandes personnes s'en affairant et que l'enfant ne comprend rien à ce qu'elles font. S'il n'est pas de communion entre les hommes et vous, essayez d'être près des choses : elles ne vous abandonneront pas. Il y a encore des nuits, il y a encore des vents qui agitent les arbres et courent sur les pays. Dans le monde des choses et celui des bêtes, tout est plein d'évènements auxquels vous pouvez prendre part.* Rainer Maria Rilke Lettres à un jeune poète, Gallimard

## **2) La solitude heureuse du sage qui s'occupe de sa subjectivité**

*Il est doux, quand sur la vaste mer les vents soulèvent les flots, d'assister de la terre aux rudes épreuves d'autrui ; non que la souffrance de personne nous soit un plaisir si grand ; mais voir à quels maux on échappe soi-même est chose douce. Il est doux encore de regarder les grandes batailles de la guerre, rangées parmi les plaines, sans prendre sa part du danger. Mais rien n'est plus doux que d'occuper solidement les hauts lieux fortifiés par la science des sages, régions sereines d'où l'on peut abaisser ses regards sur les autres hommes, les voir errer [2,10] de toutes parts et chercher au hasard le chemin de la vie, rivaliser de génie, se disputer la gloire de la naissance, nuit et jour s'efforcer, par un labeur sans égal, de s'élever au comble des richesses ou de s'emparer du pouvoir.<sup>3</sup>*

Autarcie, ataraxie passent par un isolement favorisant une solitude heureuse :

Foucault relève aussi qu'« il y a toute une analyse, par exemple, de Plutarque sur la nécessité de fermer les volets, les persiennes du côté de la cour extérieure, et de retourner son regard vers l'intérieur de sa maison et de soi-même... » Il s'agit non seulement de vigilance à soi mais de conversion de toute l'existence – *epistrophè* – pivotant sur elle-même et se retournant sur soi.<sup>20</sup> on peut aussi « ouvrir ses propres coffres » (Plutarque), « se promener sans regarder de-ci, de-là », ne pas satisfaire sa curiosité en cas d'événement. Faire le vide autour de soi, le plein en soi.<sup>21</sup> Ce qui équivaut à une libération, « la philosophie faisant tourner le sujet sur lui-même, c'est-à-dire qu'elle lui fait faire le geste par lequel, traditionnellement et juridiquement, le maître affranchit son esclave », conclut Foucault dans un commentaire de la lettre VIII à Lucilius. Pierre GARRIGUES *L'humanité est seule...* Alkemie Revue semestrielle de littérature et philosophie Numéro 7 / Juin 2011 *La Solitude*

## **3) La solitude fière du penseur comme chercheur nanti d'une mission divine**

Plus qu'un lieu paisible, une non-sociabilité et une vacance occupationnelle, c'est la recherche de la vérité qui commande cet espace de liberté. C'est cette condition nécessaire dont Descartes exprime encore le désir dans une *Lettre à Elizabeth*, quatre mois avant sa mort : « retourner en ma solitude, hors de laquelle il est difficile que je puisse rien avancer en la recherche de la vérité. » De même, l'absence d'un espace privé et donc d'indépendance constitue un obstacle au travail intellectuel ou artistique comme le revendique V. Woolf dans son ouvrage *une chambre à soi* de 1929. - Hume se plaint d'un manque d'approbation de son expérience – « je suis d'abord effrayé et confondu de cette solitude désespérée où je me trouve placé dans ma philosophie et [...] imagine que je suis un monstre étrange et extraordinaire qui, pour son incapacité à se mêler et à s'unir à la société, a été exclu de tout commerce humain et laissé complètement abandonné et sans consolation. » – et Descartes est « comme un homme qui marche seul et dans les ténèbres ». Leur solitude renvoie à la définition de *solus* comme seul et unique : ils sont les initiateurs d'une philosophie éponyme et singulière même si on peut invoquer comme motif l'ambition d'une gloire en ce domaine.

---

<sup>3</sup> Lucrèce, *De la Nature*, II, v. 1-19, traduction Alfred Ernout, Paris, Les Belles Lettres, 1924, p. 48. ?

## **B) La fonction positive de la vie à deux<sup>4</sup> : un opérateur du décentrement**

Alain Badiou, dans son *Éloge de l'amour* (Flammarion, 2009), répond que la fidélité à autrui dans l'amour à deux n'obéit à aucun mythe<sup>5</sup> de l'unité retrouvée. Au contraire, et c'est ce qui la rend si précieuse. Toute contingente soit-elle, elle ne constitue rien de moins qu'une « *construction de la vérité* ». Si l'amour fusion risque de glisser vers un égoïsme au carré, retranché derrière la clôture infranchissable des plaisirs et des violences de l'espace privé, l'amour à deux<sup>6</sup> peut nous offrir une nouvelle manière de voir le monde extérieur, « *à partir de la différence et non plus de l'identité* ». Assis côte à côte, et non l'un en face de l'autre, à la terrasse d'un café, on échappe au point de vue de l'Un. On promet au contraire une vision différenciée des mêmes phénomènes. L'amour propose finalement de « *construire un monde d'un point de vue décentré au regard de ma simple pulsion de survie ou de mon intérêt bien compris* ». Je dois partager et négocier mon point de vue sur ce qui est. « *L'amour, ça traite d'abord un Deux* », conclut le philosophe. Il faut préserver cette altérité dans la durée et ne jamais rêver à l'union parfaite, qui serait un retour à l'Un, symbole d'une métaphysique orgueilleuse et dominatrice. L'amour à deux « *invente une façon différente de durer dans la vie* ». Soulignons toutefois que Badiou ne promet pas le mariage traditionnel – ce serait un comble pour ce penseur communiste – mais propose de demeurer fidèle à chaque amour, même si les passions se chevauchent. Dans un piquant éloge des fidélités multiples, il affirme ainsi : « *Du point de vue de celles que j'ai aimées, ce fut et c'est réellement pour toujours.* » Seule la perception à deux me permet d'appréhender le monde.

Comme l'écrit le philosophe Gaston Bachelard en pensant à sa femme défunte : « *Il faut être deux – ou, du moins, hélas ! il faut avoir été deux – pour comprendre un ciel bleu, pour nommer une aurore ! Les choses infinies comme le ciel, la lumière, la forêt ne trouvent leur nom que dans un coeur aimant.* » Le partage et le dialogue sont au fondement de l'existence des choses extérieures. Le partenaire que j'aime et côtoie quotidiennement me confirme ou m'infirmé dans ce que je perçois, me corrige, m'aide à mieux comprendre.

Michel Eltchaninoff *Vivre à deux* • Les idées, Couple, Solitude, Fidélité, Amour  
<http://www.philomag.com/les-idees/vivre-a-deux-955>

## **II) solitude rejetée comme déficit de liens**

---

<sup>4</sup> Melius est duos esse simul quam unum, encyclique rerum novarum 1891

<sup>5</sup> Le mythe que Platon place dans sa bouche, dans *Le Banquet*, stipule en effet que chacun cherche sa moitié. À l'origine, les êtres humains formaient chacun une boule compacte avec quatre mains, quatre pieds, deux visages, deux sexes, etc. Mais Zeus, pour les affaiblir, les coupa en deux, puis il fit correspondre les organes sexuels des deux genres afin qu'ils puissent s'accoupler. Tout le problème, du coup, est de ne pas se tromper de complément : « *Chaque fois [...] que le hasard met sur le chemin de chacun la partie qui est la moitié de lui-même, tout être humain [...] est alors frappé par un extraordinaire sentiment d'affection, d'apparement et d'amour ; l'un et l'autre refusent, pour ainsi dire, d'être séparés, ne fût-ce que pour un peu de temps.* » Cette image, qui a l'avantage de laisser la porte ouverte au repentir (« Désolé(e), je me suis trompé(e) de moitié »), affirme la complétude essentielle de l'amour à deux.

<sup>6</sup> *Le tournoiement de la ville est tellement fort, note-t-il, la puissance centrifuge est telle qu'il est surhumain de penser vivre à deux, de partager la vie de quelqu'un. Seuls, les tribus, les gangs, les mafias... peuvent survivre, mais pas les couples.* » Baudrillard *Amérique*

## A) Distinctions : solitude, isolement<sup>7</sup> , désolation

### 1) Solitude sociale et émotionnelle

La typologie de Weiss (1973), sans doute la plus connue parmi les défenseurs de l'approche des besoins sociaux, suggère une distinction fondamentale entre la solitude sociale et la solitude émotionnelle. Cet auteur décrit la solitude sociale comme un déficit dans l'intégration sociale d'une personne, c'est-à-dire que cet individu n'arrive pas à se sentir comme appartenant à un groupe d'amis étroitement liés qui partagent des activités et des intérêts communs. Il décrit ce type de solitude comme étant celui vécu par le jeune enfant sans amis : sentiments d'exclusion, marginalité, ennui et agitation en sont les caractéristiques. La solitude émotionnelle, quant à elle, est le manque de liens véritablement intimes, l'absence d'une relation émotionnelle étroite dans laquelle la personne se sent acceptée, en sécurité, comprise et aimée. Weiss (1973) compare la solitude de l'isolement émotionnel à celle du jeune enfant qui craint d'avoir été abandonné par ses parents. Les sentiments d'anxiété, de vide et d'extrême solitude en sont les principales caractéristiques. Weiss croit que l'expérience de la solitude sociale est qualitativement différente de la solitude émotionnelle. Ainsi, ce qui peut s'avérer un traitement efficace pour l'une ne l'est pas nécessairement pour l'autre. En effet, la solitude émotionnelle peut s'améliorer uniquement par le développement d'une relation étroite et intime tandis que pour la solitude sociale, il n'est possible d'y remédier que par le développement d'un réseau social accueillant et offrant du soutien. Une demande relationnelle ne peut en remplacer une autre. Cependant, Weiss (1973) croit également que les gens peuvent s'adapter à leur isolement social et émotionnel en modifiant leurs critères pour évaluer leurs situations et leurs sentiments. Ils pourraient en effet diminuer leurs critères<sup>8</sup> afin de se conformer à la triste réalité pour qu'avec le temps leur isolement puisse diminuer jusqu'à un certain degré (sans toutefois être totalement dissipé) sans avoir porté attention au déficit relationnel spécifique.

Beverly Terrell-Deutsch\* Questions théoriques et problèmes d'évaluation de la solitude chez l'enfant In: *Enfance*. Tome 46 n°3, 1993. pp. 279-294.

### 2) selon le psychologue : l'isolement comme déficit relationnel, la solitude comme opérateur d'une absence assumée

L'isolement diffère de la solitude en ce qu'il nie la possibilité de l'ouverture à l'autre, toujours vécue comme une altération. Plus radicalement encore, il est négation du désir dont nous sommes porteurs, le désir de l'autre. L'isolement et le mutisme vont de pair, car la relation à autrui trouve son expression dans la parole, et la négation de la première entraîne la disparition de la seconde.[...]

La présence de l'être aimé est ressentie, dans la solitude, comme une absence. Dans l'isolement, l'éloignement est vécu comme une rupture menaçante de contact.[...]

---

<sup>7</sup> Étymologiquement, le mot français « isolement » vient de l'italien « isolato » dont la signification est : « séparé de tout comme une île ». On retiendra que le verbe « isoler » a, comme sens premier, celui de « séparer de ce qui entoure pour empêcher les contacts » ; ainsi se superposent les notions de situation à l'écart et de relations sociétales réduites

<sup>8</sup> Celui qui souffre de la solitude éprouve en grande partie ce sentiment parce que les autres lui signalent qu'il est solitaire et que l'isolement est une situation négative [...]

La solitude conjugale est particulièrement marquée lorsque la forme conjugale est holistique, lorsque le couple représente pour la femme l'essentiel de sa définition identitaire. Quand, au contraire, la forme est plus fédérative, fondée sur une autonomie plus grande des deux partenaires, la distance (pourtant souvent objectivement plus grande) est moins représentée comme un manque, le lien conjugal étant davantage alors le simple élément d'un réseau individuel large. Jean-Claude Kaufmann *Les cadres sociaux du sentiment de solitude*\* Sciences Sociales et Santé, Vol. 13, n° 1, mars 1995

Celui que la solitude n'effraie plus a appris, de sa relation à autrui, que la présence n'était pas fusion dévorante et que l'absence n'était pas meurtrière étrangeté : il apprend ainsi « à éviter les deux écueils de la destruction par l'objet et de la perte de l'objet dans l'éloignement ».[...] Le sentiment d'isolement naît de l'insatisfaction d'un besoin. L'enfant se sent perdu dès que sa mère s'éloigne parce qu'il en a besoin. La solitude, au contraire, nous paraît être de l'ordre du désir et, dans une autre terminologie, de celui de l'amour. La reconnaissance de soi et de l'autre à travers le désir - et la distinction que cela implique - a quelque chose à voir avec la liberté intérieure. Tandis que le besoin ne peut qu'être satisfait (sa non-satisfaction entraînant l'isolement et la mort), le désir, quant à lui, ne peut jamais l'être totalement puisqu'il se nourrit de cela même qui lui est étranger. Bien mieux, on peut renoncer à son désir sans mourir et sans tuer. À travers la sexualité, le désir mène à la découverte de son propre corps, c'est-à-dire de son être même assumé tout à la fois dans sa relative autonomie et dans sa radicale incomplétude. En une sorte de renversement du mécanisme du besoin, le surgissement de la différence devient le signe et le moteur de la relation amoureuse. Ce mouvement fait prendre conscience de l'unité inaliénable de chaque être, de la solitude qui est la vérité de l'amour. La confusion dans une vibration indifférenciée, ou la déchirure de la séparation, nous maintient dans un monde infantile pour lequel n'existe que ce qui est objectivement là, que ce contact de quoi l'on est. Pour le bébé, la présence n'est qu'un contact et tout être disparaît s'il s'en va. L'absence n'y est pas encore vécue comme l'intériorisation d'une présence<sup>9</sup>. [...]

D Vasse De l'isolement à la solitude in "Christus" n° 49 Janvier 1966, tome 13, p.11-23, 35 rue de Sèvres, 75006, Paris,

### **3 ) la situation de désolation créée par l'organisation moderne du travail**

...qu'appellez-vous, dans *Souffrance en France*, « banalisation du mal » ?

Ceci consiste, depuis le tournant néolibéral, à introduire de nouvelles méthodes d'organisation du travail et de gestion. On conduit les gens à participer à des actes que moralement ils réprouvent, en particulier par l'évaluation individualisée des performances qui pousse à mettre les travailleurs en concurrence les uns avec les autres. Cela les pousse à utiliser des méthodes déloyales à l'égard de leurs collègues. Ce système crée la méfiance entre les êtres et détruit toutes les formes d'entraide, de prévenances, de respect de l'autre : à la fin plus personne ne se parle. Ces nouvelles formes d'organisation du travail conduisent tout droit à ce que Hannah Arendt appelait la désolation (*loneliness*)<sup>10</sup> la perte de ce sol commun

---

<sup>9</sup> Quand l'isolé ouvre la porte de sa tour pour laisser pénétrer quelqu'un dans son cœur, il réduit bientôt l'originalité, l'altérité de son hôte, pour tenter de l'assimiler. Devenu sa possession exclusive, il le broie et, ce faisant, il asphyxie un peu plus son désir. « Et quand il croit serrer son bonheur, chante Brassens, il le broie. » Ce n'est pas pur hasard si, dans l'imagerie du péché comme dans les fantasmes de Narcisse, se conjuguent les thèmes de la prison et de la mort. Narcisse se donne la mort parce qu'il est prisonnier de son image. *ibidem*

<sup>10</sup>Ce que nous appelons isolement dans la sphère politique se nomme désolation dans la sphère des relations humaines. Isolement et désolation font deux. Je peux être isolée — c'est-à-dire dans une situation où je ne peux agir parce qu'il n'est personne pour agir avec moi — sans être « désolée » et je peux être désolée, c'est-à-dire dans une situation où, en tant que personne je me sens à l'écart de toute société humaine — sans être isolée. L'isolement est cette impasse où sont conduits les hommes lorsque la sphère politique de leurs vies, où ils agissent ensemble dans la poursuite d'une entreprise commune, est détruite.

Dans l'isolement, l'homme reste en contact avec le monde en tant qu'oeuvre humaine ; ce n'est que lorsque la forme la plus élémentaire de créativité humaine — c'est-à-dire le pouvoir d'ajouter quelque chose de soi au monde commun — est détruite, que l'isolement devient absolument insupportable. C'est ce qui peut se produire dans un monde où les valeurs majeures sont dictées par le travail, autrement dit où toutes les activités humaines ont été transformées en travail. Dans de telles conditions, seul demeure le pur effort du travail, autrement dit l'effort pour se maintenir en vie, et le rapport au monde comme création humaine est brisé. L'homme isolé qui a perdu sa place dans le domaine politique de l'action est tout autant exclu du monde des choses, s'il n'est plus reconnu comme homo faber, mais traité comme un animal laborans dont le nécessaire « métabolisme naturel »

de la justice, la fin de la solidarité. Alors, chacun est isolé dans un milieu qu'il croit hostile. Il devient même difficile de reconnaître le bien et le mal. Par exemple, si quelqu'un se fait harceler devant vous, vous ne savez plus s'il faut intervenir, si c'est de sa faute ou non. C'est très difficile, en effet de décider seul si c'est bien ou mal. On ne le décide que dans la discussion, le dialogue contradictoire, la délibération avec les autres. Or en rompant les liens de solidarité, en détruisant le sol commun, et donc le sens commun de la justice, les gens ne se parlent plus. On crée des conditions dans le monde du travail qui comme par hasard ressemblent beaucoup à ce qu'Arendt caractérise comme la base, le fondement ou les conséquences du système totalitaire. Christophe Dejours. « Les nouvelles formes d'organisation du travail ... <http://www.philomag.com/les-idees/dossiers/christophe-dejours-les-no...> 18/05/2014 10:23

## B) répercussions

### 1a) la « réification du moi » peut conduire au suicide

Le vrai scandale fut finalement qu'Isabelle<sup>11</sup> eût osé se tuer et donc « gâcher » notre vie, nous renvoyer à notre solitude. Car la vérité du suicide - Isabelle ne cessait de le rappeler - c'est la radicale solitude de celui qui meurt parmi les vivants : la solitude d'un être rongé par l'angoisse et la dérégulation que personne ne peut retenir au sein de la vie. Le suicide nous interroge par conséquent sur le type de société où l'on disparaît dans la foule solitaire. Or, c'est ce désert que le suicide d'Isabelle, comme tout suicide au demeurant, avait révélé. Ce désert où les personnes sont livrées à l'anonymat d'une immatriculation ou d'un dossier, où leurs relations sont réduites à des rapports de prestations de services et où la logique marchande consacre l'égoïsme individualiste, la défaite des faibles, des précaires et des perdants. Quoi d'étonnant alors si, dans la réification capitaliste généralisée, le moi du suicidant finit par se considérer lui-même comme une chose à supprimer, un rien à annuler. « Le moi, remarque Freud, ne peut se tuer que lorsqu'il peut, de par le retour de l'investissement d'objet, se traiter lui-même comme un objet, lorsqu'il lui est loisible de diriger contre lui-même l'hostilité qui vise un objet et qui représente la réaction originaire du moi contre des objets du monde extérieur »<sup>12</sup>. Isabelle se sentait petite chose, aussi lui était-il naturel, vers la fin, d'en finir avec son existence qu'elle éprouvait comme un presque rien. Rien ne pouvait cependant la convaincre qu'il était urgent de ne rien tenter qui puisse la faire disparaître. Mais puisqu'on meurt toujours seul, face au néant, à l'angoisse, au vide, Isabelle avait décidé d'abrégier l'attente solitaire, elle avait préféré « mourir plutôt que de ressentir en permanence l'insatisfaction de vivre »<sup>12</sup>. Isabelle avait compris très tôt que pour vivre vraiment il faut un jour cesser de vivre. Elle ne pouvait donc qu'abrégier sa vie pour tenter de lui donner un sens. Vivre puis mourir d'un seul coup pour n'avoir pas à mourir à petit feu dans une vie en sursis. Plutôt que de vivre en attendant ou en évitant la mort, avec l'obsession de la mort, Isabelle avait préféré mourir tout de suite, autre manière de se réapproprier sa vie et de demeurer dans le souvenir des survivants.

---

*n'est un sujet de préoccupation pour personne. Alors l'isolement devient désolation. Une tyrannie fondée sur l'isolement laisse généralement intactes les capacités productives de l'homme ; une tyrannie sur les « travailleurs », comme par exemple le pouvoir sur les esclaves dans l'antiquité, serait, dès lors, automatiquement un pouvoir sur des hommes désolés et non simplement isolés, et tendrait à devenir totalitaire. H Arendt *Le système totalitaire*,]Seuil, 1972*

<sup>11</sup> Le suicide de la personne aimée pousse l'auteur à s'interroger sur l'irréversible « c'est son suicide qui donnait sens à notre fulgurante et trop brève rencontre.. un choc sans précédent et sans lendemain »

<sup>12</sup> Vaneigem *traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations* Gallimard 197

Mourir pour tenter de vivre, ce paradoxe tragique est sans doute au coeur du suicide. Donner un sens, même négatif, à la vie est peut-être la seule marque de dont on dispose encore : se tuer pour prouver qu'on existe, exister pour se tuer. « Philosophie » sans doute que tout cela, même si, comme Isabelle le disait souvent, la rencontre de la mort est l'expérience de la liberté absolue. « Non seulement, écrit Edgar Morin, le suicide exprime la solitude absolue de l'individu, dont le triomphe coïncide alors exactement avec celui de la mort, mais il nous montre que l'individu peut, dans son autodétermination aller jusqu'à anéantir à froid son instinct de conservation [...] afin de prouver par là l'impalpable réalité de sa toute-puissance»<sup>13</sup>Jean-Marie Brohm *figures de la mort* Beauchesne

### **b) L'acédie ou l'épuisement de la capacité à investir dans le lien**

ce deuil<sup>14</sup> qui *ne s'use pas* prend la forme de l'acédie : « *J'éprouve – et c'est dur – la sécheresse de coeur* » – *l'acédie* »[..]

D'Evagre à Nault, les définitions de l'acédie abondent et se contredisent souvent, passant du savoir monastique au savoir médical, se confondant parfois avec la mélancolie, s'assimilant aujourd'hui à l'anxio-dépression. À toute fin pratique, et pour me rapprocher au mieux du *Journal de deuil*, je reprends ici la définition donnée par Barthes dans son séminaire *Comment vivre ensemble*, lors de la deuxième séance qui eut lieu le 19 janvier 1977 : « *L'acédie dénote un sentiment, un état du moine quand il désinvestit de l'ascèse, quand il n'arrive plus à investir dans l'ascèse. [...] L'acédie, ça n'est pas une perte de croyance, c'est une perte d'investissement* ». [...] L'acédie enfin, si elle se rapproche de la mélancolie et est pensée par de nombreux auteurs comme la soeur de cette dernière, en diffère sur le plan de l'amour : « *si l'acédie est la chute et l'atrophie de l'amour, la mélancolie, elle, est plutôt la nostalgie de l'amour, l'aspiration à l'absolu* »

[...] *l'acédie, la sécheresse de coeur : irritabilité, impuissance à aimer. Angoissé parce que je ne sais comment remettre la générosité dans ma vie – ou de l'amour. Comment aimer ?* » Acédie : le mal des moines du désert dont la vie spirituelle s'asséchait au point de rendre nulle toute relation à la transcendance. [...] Dans l'acédie, le chemin est perdu, la solitude n'est plus extérieure, mais intérieure.

Barthes rappelle dans *Comment vivre ensemble* que l'acédie est « *le deuil non de l'image, mais le deuil de l'imaginaire* », « *deuil du sentiment qu'on portait* » à un être, deuil qui est le plus douloureux. Et Barthes ajoute « *on garde la douleur entière, mais on n'a plus le profit secondaire de la dramatiser. Dans l'acédie, on ne dramatise pas* [...]

« *Ce qui est réellement insupportable, c'est le deuil sans drame* ». Mathilde BRANTHOMME *La solitude épuisée, la perte et l'acédie* Alkemie ibidem

### **c) la considération de l'investissement des personnes à la conscience diminuée<sup>15</sup>**

<sup>13</sup> . Edgar Morin, *L'Homme et la mort*, Paris, Éditions du S p. 70.

<sup>14</sup> R Barthes était très attaché à sa mère

<sup>15</sup> <sup>15</sup> *Madame les résultats ne sont pas bons*

*Mon sang se glace, la maladie que je redoutais le plus va devenir ma compagne, elle ne me lâchera plus, aucun espoir d'amélioration, encore moins de guérison, elle me grignotera le cerveau jusqu'à faire de moi une morte vivante. Déjà je suis hantée par cette fin de vie qui va pourrir le quotidien de mes proches. J'ai une étrange sensation de flottement dans le cerveau, les pensées filent et se perdent, les mots n'ont plus de sens, la fatigue est chronique, la parole se raréfie, peur de bégayer, de ne pouvoir finir sa phrase (l'interlocuteur s'en charge), perdre le fil de sa pensée, noter tout mais égarer ou ne plus comprendre les messages. Recevoir encore mais papillonner aller et venir comme un poulet sans tête. Épuisant ! et cette réflexion idiote que j'entends parfois : « l'Alzheimer, le malade ne se rend pas compte ! » Oui, oui mais seulement quand il bascule dans le*



Un malade d'Alzheimer, privé de son souvenir, voire de ses mots, amputé de son histoire, a-t-il perdu le sens de son existence, son identité, lui qui ne reconnaît plus ni ses parents ni son environnement ? « *Soyons leibniziens plutôt que cartésiens !* réplique Éric Fiat. *Sachons que la conscience est d'essence crépusculaire, plongée dans un clair-obscur. Leibniz reproche aux cartésiens d'avoir "fort manqué en confondant un long étourdissement avec une mort à la rigueur". De fait, nous tendons encore à classer selon un cadastre trop bien découpé gens conscients et inconscients. Or des perceptions imperceptibles ainsi qu'une modalité de la conscience demeurent mystérieusement malgré les débâcles des facultés mentales.* » Entre ces éclipses de la conscience, des sursauts de mémoire intempestifs surgissent. Telle femme, interrogée sur sa ville et sa date de naissance, répondra sans erreur, immédiatement, alors même qu'elle est dans une situation de démence. Telle autre reviendra sur des événements essentiels de son enfance. Alzheimer finissant, les vieillards affirment souvent devoir aller chercher leur mère, qui les attendrait à l'école. La mémoire des sentiments paraît la dernière affectée, comme si seul persistait l'essentiel. Et Éric Fiat de poursuivre : « *En un sens, la mémoire pourrait bien être épurée par la perte et ne disparaître jamais complètement, les personnes âgées se souvenant du lieu où elles ont été aimées. Le je empirique pourrait être largement déstructuré, ne resterait-il pas un je transcendantal, "pur", intact*

Emmanuel Levinas offre un appui en démontrant que l'identité d'une personne n'est jamais réductible à ses capacités cognitives. Quand elle ne parle pas, n'a pas de « dit », la personne conserve un *dire*. Les soignants et les « aidants naturels » en témoignent, de l'infirmier, tenant la main de la personne âgée avec tendresse, à ce jeune homme visitant ses aïeux centenaires, qui favorisent ainsi tous les canaux de la sensibilité pour accompagner les efforts de la parole. La configuration du lieu et les activités offertes aux personnes âgées maximisent également leurs capacités restantes. Des expérimentations sont ainsi menées pour créer des situations facilitant l'échange, creusant des canaux sensoriels, ménageant une autre voix aux personnes âgées privées de leurs mots. Un appartement-témoin a par exemple été conçu, peint dans des motifs et des tons quasi psychédéliques, orné de volumes et baigné de lumières, permettant ainsi à un couple dont la femme est atteinte de la maladie d'Alzheimer – visitée quotidiennement par son mari – de retrouver une communication sereine, même infraverbale. Alors qu'il lui infligeait jusqu'alors des questions grosses de désarroi : « *Tu me reconnais, n'est-ce pas ? Tu me reconnais ?* », suscitant chez elle un stress considérable, là, dans cet espace, tous deux se prennent la main, et dès lors une communication s'établit. Ne disant rien, ou presque, ils partagent encore des émotions.

Les éthiciennes du care placent le curseur sur le seul aspect de la fragilité et de « l'interdépendance humaine. Elles soulignent l'importance du lien mais oublient combien la personne en situation de dépendance a besoin de se sentir exister. L'autonomie ne peut pas complètement disparaître. La personne ne peut pas être enfermée dans le soin. Aussi est-il important de s'appuyer sur ses capacités, voire de penser la vulnérabilité comme une force. » Corine Pelluchon, elle, adjoint au care la notion de vigilance qui renvoie à la prévention de la vulnérabilité et à la prise en compte de l'éventuelle dangerosité de la personne. Mais elle insiste surtout sur les conditions permettant d'intégrer la personne dans la société. Elle

---

*néant. Ma grande inquiétude qui me taraude l'esprit, vais-je être capable de sentir le moment d'après, où je ne serai plus maître de ma vie ? » En clair, pourrai-je me suicider à temps ? Car je ne me fais pas d'illusion, la loi pour cette maladie ne permettra jamais l'euthanasie... Je suis à l'aube de cette maladie du diable, un jour la recherche aboutira. Une lueur ? [...]J'ai mis longtemps à rédiger correctement, enfin essayer, ce témoignage vivant. Mme J.D. Ce nouvel obs 29 mai 2014 p 32*

oppose ainsi à l'éthique de l'autonomie, dans son sens étroit, une éthique de la vulnérabilité. Selon elle, la vulnérabilité intègre non seulement la fragilité et le besoin d'autrui, mais aussi une ouverture à l'autre comme responsabilité, la prise en considération de son besoin de participer au monde, d'exister et non de survivre seulement. Ce faisant, elle prend appui sur l'approche des capacités proposée par Martha Nussbaum, laquelle dresse la liste des fonctionnements potentiellement accessibles à une personne, dessinant un horizon large des nécessités primordiales de l'existence. Parmi ces capacités figurent notamment l'interaction sociale, la possibilité de développer ses émotions, « le droit d'avoir une base sociale de respect de soi et une protection contre l'humiliation », mais aussi « la possibilité de rire, de jouer, d'avoir du plaisir et de se réjouir d'activités de loisir ».

**Pierre-Henri Tavoillot** ... [http://www.philomag.com/les-idees/la-vieillesse-en-face-les-defis-de-la-dependance n°56...](http://www.philomag.com/les-idees/la-vieillesse-en-face-les-defis-de-la-dependance-n°56...)